

HAN HAN

SON ROYAUME

Roman traduit du chinois
par Stéphane Lévêque
avec le concours d'Yvonne André



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Ta de guo*

© 2012, Han Han

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Arman Zhenikeyev/Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-1083-0

Zuo Xiaolong vient de faire trois fois le tour de la ville de Tinglin en moto, il n'a rien de mieux à faire de l'après-midi. Hier, il a entendu dire que le prix de l'essence était sur le point de grimper, alors il est allé faire le plein à la station, mais aujourd'hui c'est le diesel qui a augmenté. Xiaolong se sent découragé. D'abord, il s'est dit qu'un gars comme lui qui a des choses importantes à accomplir ne devrait pas courir après les petits profits, que ce n'est pas le genre de la maison. Mais le plus déprimant, c'est que malgré sa décision de courir après ce gain coûte que coûte, il n'en a retiré aucun bénéfice.

Cet après-midi-là, il fait un soleil de plomb. Si on a l'impression que le printemps est délicieux, c'est parce qu'en hiver on réfléchit toujours trop. Xiaolong conduit la nouvelle moto qu'il s'est achetée avec ses économies. Pas question de se ramasser avec, car il n'a plus un sou pour faire les réparations. Mais ça ne risque pas, il n'est jamais tombé depuis le jour où il a enfourché une moto. Il a un grand sens de l'équilibre sur les deux-roues, ce qui n'est pas le cas dans les relations humaines ou quand il doit négocier un compromis. Comme il trouve les vélos trop lents, il a

commencé à rouler très jeune en moto. Par tous les temps, pour un oui ou pour un non, il faut qu'il grimpe sur son engin. Il roule comme un dingue. Il peut faire mille kilomètres en une journée. Il n'a cette moto que depuis un an mais il a déjà atteint le kilométrage limite autorisé, ce qui équivaut à avoir parcouru plusieurs fois le tour de la Terre.

S'il aime tant les motos, c'est parce qu'elles représentent pour lui le prolongement de la puissance virile. Nul doute que si les armes à feu étaient en vente libre, il en posséderait une. Car elles aussi sont un prolongement de la puissance virile. Mais les armes à feu, malheureusement, ne sont pas plus en vente libre que les motos.

En ce printemps, l'air est si lourd que le moteur carbure mal. Xiaolong voudrait le faire régler, car son engin avance moins vite qu'avant. Tinglin est une petite ville, un mini-lieu qui n'a rien d'attirant. Aussi tous les jeunes un tant soit peu ambitieux du coin sont-ils partis pour la grande ville. Ne restent plus que les petites gens ordinaires. Pour Xiaolong, ce sont des gens sans avenir. Il ne peut pas les voir en peinture.

Mais il ne croit pas qu'il supporterait de vivre dans une grande ville. Une grande ville a beau être grande, on ne trouve jamais de place pour garer sa moto, alors que dans une petite ville on peut s'arrêter où on veut. Il avise sur le bord de la route un garage qui vient d'ouvrir. Il y entre, relève lentement la béquille et regarde tout autour de lui. A sa gauche il y a une clé à molette longue de trente centimètres, devant lui une fenêtre qui donne sur la cour intérieure, de l'autre côté de la cour des bidons d'essence sur lesquels on peut grimper pour sauter le mur. A sa droite il y a du gasoil

pour nettoyer les carburateurs, à un mètre de lui un paquet de cigarettes et un briquet. Un briquet qui a servi, car un mégot est encore posé sur la table. Par terre une prise branchée et de l'eau qui chauffe. Dans deux minutes elle va bouillir.

Il se dit : « Ça, c'est un endroit où on se sent en sûreté. Si un ennemi surgit de la maison, j'attraperai la clé à molette avant qu'il me tombe dessus. S'il est mieux armé que moi, je lui jeterai la bouilloire à la tête. Il verra de quel bois je me chauffe. Une fois que je l'aurai maîtrisé, si des complices à lui se pointent, je mettrai le feu au gasoil à côté des carburateurs et briserai la fenêtre d'un coup de clé à molette. Je grimperai sur les bidons d'essence et s'ils se renversent, je passerai par-dessus le mur pour foutre le camp. Je suis très en sécurité ici, personne ne peut me prendre au piège. » Voilà ce que se dit Xiaolong.

Soudain, une main se pose son épaule. Il sursaute et manque lâcher sa moto. Derrière lui, une voix :

— Votre moto est à réparer ?

Xiaolong a une telle poussée d'adrénaline qu'il en a presque le souffle coupé. Mais comme si de rien n'était, il répond :

— Ouais, faut juste régler le moteur. Cette moto est un peu lente, à mon avis y a un souci de carburateur.

Le mécanicien pousse la moto dans l'atelier et après l'avoir démarrée, il renifle l'odeur.

— Mais elle tourne très bien ! Je vais l'essayer !

Xiaolong hésite un instant : après tout, sa moto c'est comme sa copine. Qu'un autre homme l'enfourche ne lui plaît pas du tout. Mais tout bien pesé, c'est comme la fois où sa copine est allée voir un gynécologue. Là aussi, il a bien été obligé de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le mécanicien retourne la moto dans l'autre sens. Xiaolong craint qu'il ne heurte quelque chose. Mais il a donné son accord, impossible de revenir sur sa parole sans passer pour un idiot.

Le mécanicien sort de l'atelier et donne un grand coup d'accélérateur en cabrant la roue avant à un mètre du sol. Xiaolong ne s'émeut pas : pour lui c'est comme si l'homme montait un cheval. La roue avant levée, le garagiste fait une cinquantaine de mètres avant de lentement ramener la roue au sol. Il revient vers Xiaolong.

— Je sais ce qui se passe, le pneu arrière n'est pas assez gonflé, c'est pour ça que vous trouvez que la moto est trop lente. Je vais regonfler votre pneu et le problème sera réglé. Mais pas trop, parce qu'en été la pression a tendance à grimper et le pneu risque d'éclater.

Toujours sous le choc de l'émotion, Xiaolong opine du bonnet.

Une fois la roue arrière regonflée, Xiaolong trouve en effet que sa moto roule beaucoup mieux. Du coup, il se rend au parc des sculptures pour aller voir Dashuai. Il a l'esprit ailleurs tout le long du chemin, mais peu importe qu'il se trompe de direction puisqu'il connaît le coin comme sa poche. Après être passé au travers d'une foule apathique, il arrive à destination.

Ce parc est à l'abandon depuis belle lurette. A l'origine, il était promis à devenir le plus grand parc de sculptures d'Asie, même si les gens du coin comprenaient mal pourquoi les habitants des villes environnantes auraient fait cinquante kilomètres en voiture pour venir voir des œuvres d'art aussi dénuées

d'intérêt. Surtout que le style des premières sculptures exposées rappelait grandement les vieilles usines chimiques désaffectées des alentours. Tandis que le parc évoluait du style abstrait vers un style réaliste, des problèmes de financement ont surgi et les autorités en ont repris le contrôle. Dans cet immense terrain ne subsistaient plus que des baraquements de travailleurs laissés à l'abandon, ainsi que quelques sculptures destinées aux crétins. Xiaolong a été recruté comme gardien par le promoteur au bord de la faillite, et son ami Dashuai a été désigné pour surveiller le parc par la direction du patrimoine.

Bien que l'un soit envoyé par le promoteur et l'autre par la direction du patrimoine, tous deux ont la même fonction, qui est de surveiller le parc. Et tous deux se moquent de cet endroit comme de leur première chemise. La seule différence entre eux, c'est que Xiaolong fait office de chef et Dashuai de chef adjoint. Le parc s'étend presque jusqu'à l'horizon. Toutes sortes de plantes y prolifèrent et tout au centre, là où la végétation est la plus dense, une volée de grands oiseaux aussi étranges que des goélands cendrés s'envolent souvent dans un bruissement d'ailes. Ils vont vers la côte, à dix kilomètres de là. Certains sont presque aussi grands qu'un aigle. Bien entendu, Dashuai et Xiaolong ont eu un vif désaccord sur la question, car aucun des deux n'a jamais vu d'aigle. Dashuai pense que l'aigle est un oiseau de taille moyenne, tandis que Xiaolong se l'imagine presque aussi grand qu'un parapente. Au terme de la dispute, Xiaolong a décidé de couper la poire en deux : « Faisons comme si l'aigle était comme la chouette, j'ai déjà vu des chouettes, disons que c'est presque aussi grand. » Et ainsi tout le monde est content.

Ils ont déjà aperçu toutes sortes d'animaux dans le parc, des lièvres, des chiens errants, des faisans, des colverts. Mais qui sait si ce ne sont pas en vérité des lapins, des chiens de compagnie, des poulets et des canards qui sont venus se perdre ici en oubliant ce à quoi ils ressemblaient avant ? Ces bêtes qui hantent les lieux ont-elles toujours été sauvages ou bien s'agit-il d'animaux domestiques qui ont repris leur liberté ? Les deux compères l'ignorent, car ils n'en ont jamais attrapé un seul. Un jour, Xiaolong a même vu un sanglier. Dashuai n'a pas eu cette chance, lui ne voit quasiment que des chats errants. Une chose est sûre : c'est un endroit vraiment sauvage.

Deux chemins mènent au parc et Xiaolong choisit souvent le moins praticable. Ça lui donne l'impression de faire du motocross et il se figure que tous ces animaux affolés font la course avec lui. Et c'est toujours lui qui gagne. Dashuai ignore pourquoi son ami affiche systématiquement un visage radieux quand il le voit. C'est simplement parce qu'il a vaincu tous les animaux.

— Dashuai, j'ai une idée, mais je t'en toucherai un mot plus tard, car là il faut que j'aille voir Niba, dit Xiaolong.

Sur ce, il donne un coup d'accélérateur et s'en va.

Niba est une fille candide. En fait, personne ne sait vraiment ce que veut dire « être candide », on n'en connaît que l'air. Et Niba possède cet air-là. Mais il n'existe pas ici-bas de fille candide, juste des femmes dont on pense à tort qu'elles le sont.

Niba est très jolie. Beaucoup d'hommes lui courent après, sans succès. C'est que pour Niba, aucun d'eux

n'est à la hauteur. Soit ils ont une tête pas possible, soit le problème se situe plus bas. Elle attache de l'importance à l'allure, elle considère que tout homme dépourvu de charme particulier est un vieux débris.

Pas facile d'expliquer son tempérament, les caractères difficiles à saisir ayant pour origine des raisons simples difficilement explicables. Qui peut dire si un meurtrier ne l'est pas devenu à cause des maltraitements qu'il a subies dans son enfance ? Niba a changé d'avis sur l'amour après avoir vu un film quand elle était gamine. Malheureusement, elle a oublié de quel film il s'agissait. Autrement dit, elle n'a pas eu l'occasion de le revoir pour corriger avec le temps ses erreurs d'interprétation.

Niba aime peindre et rêver. Ces deux activités qui se complètent occupent la majeure partie de son temps. Elle peut peindre en rêvant et rêver en peignant. Elle peut rêver à partir de ses peintures et peindre à partir de ses rêves. Et c'est ainsi qu'elle passe ses journées. Niba a longtemps étudié l'art. Un jour, à l'école primaire, tous les élèves de sa classe avaient peint un cheval. Cette fille au cœur pur s'était distinguée des autres, car seule sa peinture montrait un cheval sans bite : « Trop gênant ! » avait-elle dit.

Et c'est ainsi que tout le monde a commencé à parler de la pureté de son cœur.

Mais peut-être, peut-être que dans très, très longtemps, tout le monde finira par s'apercevoir du malentendu. Les autres dessinaient d'après nature : un trait figurait un trait et une bite de cheval une bite de cheval. D'ailleurs, beaucoup de filles ignoraient même qu'il s'agissait d'une bite, mais Niba, elle, le savait. Et bizarrement, c'est de là que vient le premier témoignage de la pureté de son cœur.

Niba marche sans se presser, Niba parle d'une voix douce : tout en elle indique qu'elle est une fille bien. De sa vie elle fait un tableau.

Et Niba aime Xiaolong.

Depuis l'école, elle est tombée amoureuse de ce Xiaolong qui traîne par monts et par vaux. Elle sait faire la différence entre le bruit de la moto du garçon qu'elle aime et celui de la moto d'un autre gars, même s'ils conduisent le même type de moto. Pour elle, le bruit d'un moteur a quelque chose d'érotique. Du temps où elle était écolière, elle adorait grimper sur la terrasse au quatrième étage pour contempler la patinoire. A l'époque, Xiaolong aimait faire du patin à glace. Peut-être se disait-il alors qu'on allait plus vite en patin à glace qu'à pied et que donc le patin était aussi une extension de la puissance virile. Mais Niba préférait encore sa moto blanche. A ce moment-là, toutes les motos étaient soit rouges soit noires, sauf celle de Xiaolong qui était blanche.

Xiaolong ne fiche rien de toute la journée, il conduit sa moto, la cigarette au bec. Son oisiveté est tout ce qu'il y a de plus sincère, mais tout le monde se demande ce qu'il peut bien tramer comme grand projet.

Niba lui a dévoilé ses sentiments un an plus tôt. Elle avait fait son portrait dont la seule différence avec le vrai Xiaolong était sa cigarette transformée en cigare. Elle lui a donné cette peinture. Il était en train de regonfler les pneus de sa moto blanche et, après y avoir jeté un œil, il a dit :

— Ah ! Pas mal. Y a que la cigarette qui est un peu trop grosse. T'en veux combien ?

— Je ne veux pas d'argent, a-t-elle dit.

Il a saisi sa cigarette et répliqué :

— Bon ! En ce moment je suis fauché, je ne peux pas te payer, mais si c'est ma vie que tu veux, là je peux te la donner !

Elle a fléchi la tête. Et elle a pensé : « Voilà un homme comme je les aime ! »

En vérité, pour la seule raison que Niba l'aimait, Xiaolong aurait pu dire n'importe quoi sans qu'elle en prenne ombrage. S'il avait dit quelque chose d'agréable, elle ne l'en aurait que plus aimé. Et s'il avait lâché : « Nique ton père », elle l'aurait aimé tout autant. C'est ça la loyauté à toute épreuve.

— Tu apprends le dessin ? a-t-il demandé.

Niba a hoché la tête.

— Pourquoi m'as-tu dessiné ? Parce que je suis un bon modèle ? Parce que je ne suis pas compliqué à dessiner ?

Niba a fait non de la tête.

Xiaolong a plié et replié le dessin soigneusement marouflé, jusqu'à lui donner la taille d'un paquet de cigarettes, puis il l'a fourré dans sa poche.

— Merci, qu'il a dit.

Ensuite il a démarré sa moto et demandé :

— Comment tu t'appelles ?

— Mon nom de famille est Ni.

Il a pris un casque accroché au guidon.

— Ni ? Quel drôle de nom ! C'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui s'appelle comme ça. C'est nul ! J'en ai vu plein, des noms débiles, dans les romans de Qiong Yao¹, mais jamais personne qui s'appelle Ni. Bon. Alors tu t'appelleras Niba². Ha ha ha ! Niba, la « Boue » !

Depuis lors, seuls ses amis ont le droit de l'appeler ainsi.

Aujourd'hui, un an plus tard, ils se retrouvent au même endroit. Après que Xiaolong a garé sa moto, Niba lui donne un livre qui a pour titre en caractères chinois *Che Guevara* et dessous, en grosses lettres romaines, le nom *CHE*.

Il le prend, l'examine sous toutes les coutures et lit : « Che. »

— Quel nom bizarre ! Y a des gens qui s'appellent Che ?

Puis, poursuivant l'épellation du nom :

— Che...

— Je trouve qu'il te ressemble, dit Niba.

Il éclaire son visage avec le rétroviseur gauche, puis, redressant le rétroviseur droit, il éclaire le portrait de ce Che Guevara. Il fronce les sourcils sans faire de commentaires. Il pointe du doigt l'étoile rouge sur la casquette :

— Il est chinois ? Ah, non, c'est un étranger, il est russe ? Non plus. Che Guevara... C'est qui ?

— Lis et tu le sauras !

— Moi, je ne lis pas. J'ai pas le temps. C'est un ami ou un ennemi ?

— Il est considéré comme un ami des Chinois. C'est un combattant du communisme international.

Après réflexion, Xiaolong conclut :

— Ah ! C'est donc un ami de Norman Bethune³ !

Niba ne sait pas quoi répondre. Xiaolong lui lance son casque :

— Mets ça ! Je t'emmène faire un tour !

Elle attrape le casque, l'enfile sans réussir à fixer l'attache sous le menton.

— Vous, les intellectuels, dit Xiaolong, vous lisez tellement de bouquins que vous ne savez même pas

comment utiliser les objets qui peuvent vous sauver la vie. Laisse-moi faire !

Il se tourne pour l'aider à attacher son casque puis il part avec elle. C'est un printemps au ciel émancipé. Le soleil brille, les rayons percent à travers la couche nuageuse, le vent ressemble à celui qui soulève les jupes, et sans dire un mot, Xiaolong conduit Niba jusqu'à une déchetterie. Il la fait descendre de moto, ôte son casque avant d'enlever le sien, et lui demande :

— T'as lu beaucoup de romans d'amour, toi ?

— J'en ai jamais lu.

Un silence.

Niba redresse la tête et va parler quand Xiaolong la prend par la nuque et lui donne un fougueux baiser. Puis il pointe du doigt les ordures autour d'eux.

— Y a rien que je déteste plus que les femmes en quête de romantisme. J'ai fait exprès de t'amener ici, ça pue, c'est sale. Rien à voir avec ce que tu t'étais imaginé, la réalité est cruelle. Ça te fait quoi, un premier baiser ici, c'est romantique ou non ? C'est romantique ?

Elle se dit : « Rien à foutre du romantisme ! La réalité c'est cool ! »

Xiaolong poursuit sa course sans but et Niba n'a pas peur, appuyée contre lui. Ni l'un ni l'autre ne parlent. Les nuages s'épaississent et sous la douce lumière du soleil, tout est comme bordé d'un liseré d'or. Le réservoir de la moto contient huit litres et elle consomme trois litres au cent. Avant de retrouver Niba, il a vu s'allumer l'indicateur d'essence, ce qui signifie qu'il ne lui restait plus qu'un litre. A force de

rouler, le réservoir est presque à sec. Ils ont donc parcouru une bonne vingtaine de kilomètres. La nuit vient de tomber.

Ils mangent en silence. Niba a les yeux fixés sur Xiaolong qui a les yeux fixés sur son plat. Le repas terminé, Xiaolong va à la station pour faire le plein, il allume le phare avant et demande :

— T'as froid ?

— Oui, j'ai froid, dit Niba.

— Bon, allons nous réchauffer.

Il gare sa moto devant un hôtel en se disant que, vu l'endroit, la chambre ne doit pas coûter plus de cent yuans. Il n'a pas beaucoup d'argent sur lui, mais c'est toujours moins cher que de se taper une pute. Il demande à la réception :

— Combien pour une chambre simple ?

Le comptoir décoré à l'ancienne ainsi que la demoiselle strictement vêtue donnent un tour solennel à l'endroit. Les murs sont couverts d'horloges, et c'est amusant d'imaginer les clients venus du monde entier qui s'envoient en l'air ici. Parmi toutes ces horloges, seule celle qui indique l'heure de Pékin est à l'heure, toutes les autres indiquent des heures fantaisistes. Au beau milieu des horloges trône une peinture figurant une rivière, des pins, des aigles et des tigres.

La jeune fille tape le prix sur une calculatrice.

— C'est deux cent vingt yuans la nuit, dit-elle, et trois cents yuans de caution.

Xiaolong regarde dans son portefeuille : il n'a sur lui que deux cent vingt yuans. Soudain, il se demande si la porte tambour de l'hôtel n'est pas un portail de sécurité équipé de rayons X qui révèlent les secrets des clients avant même qu'ils n'arrivent à la réception. La

situation est un peu tendue. Niba dit : « Sur moi, j'ai... » Mais Xiaolong l'arrête net d'un geste de la main. Il sort ses deux cent vingt yuans, pose son casque de moto sur le comptoir.

— Prenez ce casque en caution, dit-il. Il vaut cher.

Quand ils sont dans la chambre, Xiaolong ouvre les rideaux et ils regardent par la fenêtre. Un homme qui traverse la rue lève les yeux vers eux. En les apercevant, il crie : « Vous matez quoi, là ? Mêlez-vous de vos fesses ! » Là-dessus, le vigile de l'hôtel surgit pour chasser l'importun, mais les choses tournent au vinaigre et ils se bagarrent. Le vigile tire sa matraque électrique et en frappe l'autre. Aucune réaction. Les deux protagonistes restent interdits un moment sans savoir si la matraque électrique a fonctionné. Dix secondes passent. C'est le méchant qui reprend ses esprits le premier. Il crie : « Il est pas chargé, ton truc ! » Et il balance un direct au vigile. Un attroupe-ment se forme puis une voiture de police arrive sur les lieux.

A ce moment-là, Niba est sous la douche tandis que Xiaolong continue d'observer la scène depuis la fenêtre. Puis il va se doucher à son tour. En sortant de la salle de bain, il voit Niba allongée sur le lit, les gyrophares de la police projettent des lumières sur les murs et le plafond. Bien vite, les gyrophares d'une ambulance viennent s'ajouter à ceux de la police. Toute la chambre est illuminée. En allant tirer les rideaux, Xiaolong remarque qu'au loin le brouillard s'est levé et qu'au pied de l'hôtel les gens sont peu à peu engloutis dans la brume.

Sous la couette, Niba fait mine de regarder la télévision.

Xiaolong tourne la tête vers elle. Elle dit :

— J'ai mes règles !

En bas la voiture de police lance au mégaphone :
« C'est bon, dispersez-vous, dispersez-vous ! »

— Mais on s'en fiche ! poursuit-elle.

Cette nuit-là, quand Xiaolong reconduit Niba chez elle, le brouillard est si dense que la route devant lui est plus désespérante que les ténèbres de la nuit. Une lumière peut traverser la nuit, mais rien, absolument rien ne peut traverser le brouillard. Sauf la moto de Xiaolong. A cent à l'heure, il fonce dans un brouillard où la visibilité ne dépasse pas cinq mètres. Niba est étroitement, paisiblement accrochée à lui. Conduire à toute bringue dans le brouillard est l'un des passe-temps favoris de Xiaolong. A peine le voit-il monter qu'il se hâte de sortir sa moto, plus le brouillard est épais, plus il est heureux. Quand il arrive chez lui, il éprouve l'intense satisfaction de celui qui vient d'échapper à un désastre. Par deux fois il n'a pu retrouver son domicile en raison d'une impénétrable purée de pois. L'idée de voyager à l'étranger ne lui a jamais traversé l'esprit, mais si d'aventure cela lui arrivait, nul doute qu'il irait à Londres, la capitale du brouillard. Il s'éclate pendant un quart d'heure, puis il s'arrête, il se trouve trop speed, il faut ralentir le rythme. Qui sait si cette purée de pois ne sera pas la dernière ! Quel temps bizarre... L'été va arriver et il y a encore un épais brouillard...

— Tu sais pourquoi je n'aime pas jouer de l'argent ? demande-t-il.

— Non, pourquoi ?

— Tu ne trouves pas que ce qu'on fait là est bien plus excitant ?

Niba éclate de rire.

— Tu sais pourquoi je n'aime pas me droguer ?

— Pourquoi ?

— Tu ne trouves pas que là on s'éclate beaucoup plus ?

— En faisant quoi ? demande-t-elle.

— Ben ça, c'est super excitant de rouler en moto dans le brouillard, on a l'impression que les nerfs vont lâcher. Tu ne sens pas cette impression de bien-être quand on s'arrête ?

— Pardon, grommelle-t-elle, je me suis endormie.

Quand ils arrivent en ville, on dirait que le brouillard a été avalé par les foules avides qui emplissent les rues. La visibilité est supérieure à cent mètres. Xiaolong reconduit Niba chez elle.

— Monte chez toi, lui conseille-t-il, tes parents vont être furieux que tu rentres si tard.

— Je leur ai dit que ce soir je dormais chez une camarade de classe.

— C'est malin, pourquoi tu ne m'as rien dit plus tôt ? J'ai rendu la chambre !

— T'inquiète, j'ai de l'argent.

— Pas question que je dépense ton blé. Range-moi ça, je vais trouver une solution.

En vérité, Xiaolong est très partagé sur son désir de passer la nuit avec Niba, parce que cette fille ne l'intéresse pas plus que ça. S'ils en sont là, c'est parce que Niba est folle de lui. Mais il a le vague sentiment que pour lui, c'est quand même la meilleure affaire du siècle.

Après tout, c'est mieux que rien, avec ses trente-sept degrés, elle peut toujours lui servir de bouillotte ou de couvre-pieds. Après avoir longuement réfléchi, il lâche :

- Ok, alors viens avec moi.
- Que... je vienne avec toi ?
- Oui, c'est ça.
- D'accord !
- Ben, à partir de maintenant tu es ma copine.

Xiaolong va et vient dans Tinglin, mais la petitesse de la ville l'oblige à rouler lentement au risque d'avoir des vertiges à force de tourner en rond. Alors qu'ils passent devant un bazar, Xiaolong fait halte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

Retenant son souffle, il dit :

— Ecoute !

On entend dans le magasin un morceau de disco enjoué dont les paroles disent :

*La fille sort draguer,
 Pour se lever un pigeon.
 Un mec bien con,
 Prêt à s'en prendre plein la tête.
 S'il paie l'addition,
 Elle se pend à son bras.
 S'il est mordu,
 Elle se laisse reluquer.
 S'il allonge le pognon,
 Elle lui laisse caresser ses seins.
 Encore plus généreux,
 Et elle vire sa culotte,
 Juste pour qu'il mate. Pas touche !
 S'il veut aller plus loin
 Une fois bien chauffé,
 Le mec lui dira :
 T'es sexy, t'es sexy,
 Trop sexy.
 Quand le pigeon a envie de la baiser,
 Elle lui demande une voiture.*

*S'il n'a pas les moyens,
Elle ne se laisse plus toucher.
S'il pète un câble,
Il finira au commissariat,
Au commissariat,
Au commissariat.*

Xiaolong a la chair de poule et ses yeux se révulsent, il entre dans le magasin et dit au patron :

— Patron, arrête-moi ça tout de suite !

L'homme repose l'article qu'il lisait, « Un haut cadre entretient une dizaine de filles », et demande :

— T'es qui, toi ?

— La musique que tu passes me fout mal à l'aise. Tu diffuses des idées malsaines, je ne suis pas d'accord, tu nuis à la société.

Le patron reste bouche bée un moment avant de lâcher :

— Tu travailles pour la ville ?

— Non, je m'appelle Zuo Xiaolong, je suis un simple citoyen.

L'homme repose son cul sur sa chaise et marmonne tout en poursuivant sa lecture :

— Il m'a fichu une trouille bleue, celui-là. Et voilà que c'est juste un pauvre type.

Xiaolong éjecte le CD, éteint le lecteur et dit :

— Je te confisque ton CD !

Imperturbable, le patron tourne une page, sort son mobile et compose le numéro de la police.

Un policier accompagné d'un assistant en civil⁴ arrive rapidement sur les lieux. Xiaolong est assis sur sa moto tandis que Niba observe la scène, perplexe. Le policier se plante devant Xiaolong et demande :

— C'est toi qui as volé son CD ?

— Je peux voir votre carte de police ?

Bien qu'il ne doute pas d'avoir affaire à un vrai policier, Xiaolong est très content de l'obliger à sortir sa carte.

— Bon, dit le policier, direction le commissariat. Et sur ce, il sort les menottes.

Xiaolong l'écarte d'un geste de la main :

— Mais vous savez au moins ce qui se passe ?
Ecoutez les paroles de ce CD !

Le policier reste interloqué un instant mais, bien vite, sa conscience politique se réveille. Il se dit que si on diffuse des slogans réactionnaires, il ne faudrait pas qu'il se trompe de coupable. Il se précipite vers le patron et dit : « Fais-moi écouter le morceau ! »

Nonchalamment, l'homme appuie sur la touche « lecture » et de nouveau résonnent les paroles du tube disco.

Le policier écoute patiemment jusqu'à la fin, il réfléchit un bon bout de temps, se tourne vers Xiaolong et lui dit :

— Je ne vois pas où est le problème !

Xiaolong hausse le ton :

— Mais ça craint, ces paroles !

Le policier se souvient juste d'une phrase : « *Il finira au commissariat* ».

— C'est quoi le problème dans « *Il finira au commissariat* » ? Je vois, tout ça n'est qu'une banale dispute. Que chacun se mêle de ses oignons et tout ira bien. Vous autres là, qu'est-ce que vous regardez ?

Xiaolong refuse de s'avouer vaincu :

— Je ne suis pas d'accord. Il y a quelque chose de toxique là-dedans !

— Toxique ou pas, nous, on n'a reçu aucune directive des autorités chargées de la propagande. Tant

qu'il met sa musique sans déranger personne, il ne fait rien d'illégal.

— Eh bien, moi, je dis qu'il dérange les gens.

Le patron se tourne vers les passants :

— Elle dérange quelqu'un, ma musique ? Je voudrais savoir.

— Non ! font les badauds en rigolant.

— Tu vois ? dit le policier. En fait, c'est toi qui déranges les autres. Si tu n'as pas envie d'écouter ce morceau, tu n'as qu'à mettre la musique que tu aimes plus fort que lui. Fin du problème.

Sur ces paroles, le policier démarre en trombe sa moto et s'en va. Le départ de son assistant est moins flamboyant, car il conduit une moto électrique. Il suit son collègue comme il peut en donnant des coups de pédale pour avancer plus vite. Ils disparaissent tous deux dans le brouillard.

Niba pousse Xiaolong :

— Allez, on y va. Ne t'occupe pas d'eux.

— Je ne suis pas d'accord, répond-il. Je ne peux pas laisser passer ça !

— Ah bon ? fait le patron en rigolant. Et tu vas faire comment ?

Sur ce, il remet la chanson sous les yeux amusés des badauds. Quelqu'un lance à Xiaolong :

— Hé mec ! Laisse tomber !

Xiaolong reste sans réaction quelques secondes, puis subitement il donne un coup de démarreur, enclenche la première et accélère. En un clin d'œil, le bruit du moteur et des pots d'échappement couvre la musique. Le patron est ébahi, il ne s'attendait pas à ce coup-là. Il monte le son mais le volume sonore de son lecteur CD est loin d'égaliser celui de la moto. Dans toute la rue, on n'entend plus que le vrombissement

du moteur qui s'emballe, on dirait que le brouillard s'est légèrement dissipé et que l'air s'est radouci.

Sur son engin, Xiaolong a les yeux qui brillent et l'air décidé. Abasourdis, les témoins de la scène, y compris Niba, regardent Xiaolong immobile comme une statue. Tous se taisent.

Les yeux tournés vers le lecteur CD, Xiaolong continue de faire rugir son engin. Pas question pour lui de renoncer. Il bombe le torse et sourit en coin.

Pendant plus d'une minute, personne ne réagit. Xiaolong accélère à fond, le moteur tourne à plein régime, les pots d'échappement rugissent furieusement, les badauds semblent comme hachés menu par le grondement. Soudain retentit une énorme explosion suivie d'une pétarade... Puis le moteur se met à fumer, l'aiguille du compte-tours tombe à zéro, et après quelques ultimes secousses, un silence de mort s'installe. On n'entend plus que les dernières paroles de la chanson : *Il finira au commissariat ! Il finira au commissariat !*

Quelques secondes plus tard, un homme pousse un cri et s'écroule. Les passants commencent à s'agiter. On s'interroge : que se passe-t-il ?

Xiaolong s'accroupit et examine longuement son moteur. Le sol est maculé d'huile.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'elle a, notre moto ? demande Niba.

— Le carter a explosé, fait Xiaolong à voix basse.

— Et pourquoi quelqu'un est tombé ?

— J'en sais rien, dit Xiaolong sans relever la tête.

Très vite, l'ambulance arrive sur les lieux. L'homme qui a poussé un cri est porté à l'intérieur, se tenant la tête. Arrive aussi une voiture de police tous gyrophares allumés. Xiaolong a l'impression de

revivre la scène qu'il a vue avec Niba depuis la chambre de l'hôtel. La police interroge les témoins sans comprendre comment l'homme a pu se retrouver la tête en sang. Quant à Xiaolong, il n'a commis aucun délit : son carter a juste explosé sous les yeux de tous, il n'est coupable que d'une mauvaise utilisation de sa machine. La police disperse les badauds qui vont se coucher en poussant des exclamations.

Xiaolong se met à quatre pattes. Sous une faible lumière ayant viré à l'orange sombre, il ramasse à tâtons les morceaux épars du moteur. Les mains pleines d'huile, il envoie Niba demander un sac plastique dans un magasin un peu plus loin, puis il empile dans ce sac des bribes du moteur, pistons, vilebrequins et autres bielles. Mais les pièces de métal aux bords tranchants crèvent brusquement le sac et tout tombe par terre.

— Tant pis, dit Niba.

— Y a des pièces qui peuvent peut-être encore servir. File me chercher un sac un peu plus solide !

Niba se rue de nouveau vers le magasin et revient avec un cartable. Xiaolong y fourre toutes les pièces de métal, ferme le sac, frotte ses mains par terre. Puis Niba l'aide à pousser sa moto jusqu'à un garage. Ça prend des heures. Arrivé à la porte, Xiaolong dit :

— J'peux plus mettre un pied devant l'autre, reposons-nous ici.

— Bonne idée !

— On peut faire un petit somme sur place, le garage va bientôt ouvrir.

— Notre moto sera réparée demain ?

— J'en sais rien, j'en sais rien...

— Elle a quoi de cassé, la moto ?

— Le moteur ! fait-il agacé.

— Mais alors... va falloir changer de moteur. Ça va coûter super cher !

— J'en sais rien.

— Tu m'as l'air vachement contrarié ! dit-elle. T'inquiète pas. J'ai de l'argent. Avec ça, on changera le moteur de notre moto.

— Inutile.

— Pas de souci. Je te l'achète, ton moteur. J'aurai encore plus de plaisir à voir ta moto !

— C'est pas la peine.

Sur la route passe au même instant un camion dont les phares éclairent la Kawasaki. L'huile du moteur fuit toujours. Xiaolong ne peut s'empêcher d'avoir un pincement au cœur, il a l'impression que son meilleur copain est en train d'agoniser. Pour un peu il en pleurerait, alors il remet vite son casque et baisse la visière.

— Pourquoi tu mets ton casque en pleine nuit ? demande Niba.

— Je ronfle, j'ai peur de te déranger, dors !

Elle se redresse pour lui retirer son casque.

— Ça ne fait rien. Ça ne fait rien. Je suis ta copine ! Même avec tes mains crasseuses, je te laisserai me serrer dans tes bras. Laisse-moi enlever ton casque !

— Dors !

Bientôt le jour se lève. Le garage est toujours fermé, les rues commencent à s'animer, les gens ont l'air plein d'entrain. Xiaolong est mort de fatigue, il regarde Niba blottie contre lui qui dort toujours profondément, il attend, il n'a pas le choix. Aujourd'hui il fait gris : pas le plus petit rayon de soleil ne

perce les nuages. De cette journée de printemps le vent fait un jour d'automne, arrachant même au passage quelques tendres feuilles vertes. Le ciel semble s'être enduit d'une épaisse couche de fond de teint. Xiaolong a très envie de pisser, car la tête de Niba appuie sur sa vessie et c'est très désagréable. Mais elle dort à poings fermés et il n'a pas le cœur de la réveiller. Et puis, franchement, ça manquerait de style de lui dire comme première phrase au réveil : « J'ai envie de pisser. » Il a beau réfléchir, il ne sait pas quoi faire.

Au même instant, Niba s'agite. Tendue comme une femme enceinte qui sent son bébé bouger en elle, Xiaolong saisit l'occasion pour la réveiller. Noyée dans les brumes du sommeil, elle ouvre les yeux et regarde autour d'elle. Un peu perdue, elle ramène ses regards sur Xiaolong et marmonne :

— J'ai envie de pisser.

— Je t'accompagne, dit calmement Xiaolong, je ferai le guet.

Ils vont tous deux au coin de la rue. Xiaolong fait mine de monter la garde, mais il se soulage à toute vitesse avant de rentrer son engin aussi sec. Dans sa précipitation, il se pisse sur les doigts. Ne voyant nulle part autour de lui d'endroit où les rincer, il les frotte de nouveau par terre. Il regarde attentivement et s'aperçoit que les noires traces d'huile de la veille sont un peu moins visibles.

A cet instant, son souci réglé, Niba revient, les cheveux ébouriffés.

— T'as pas envie de pisser ? demande-t-elle.

— Rien ne presse, dit-il. Je n'ai plus envie.

Niba est admirative. En général, dans les films et les séries télévisées, on ne voit jamais les idoles ou les

héros aller aux chiottes. Arrivée devant la Kawasaki, Niba demande avec tristesse :

— Elle est fichue ?

— Vous êtes casse-pieds, vous, les filles. C'est juste une machine. Un moteur, c'est juste la machine d'une machine. Là, la machine de la machine est foutue mais on va la changer. C'est comme quand ton stylo-bille n'a plus de pointe.

Puis il poursuit :

— Il faut que tu ailles en cours.

Elle opine de la tête.

— Tu t'en vas comme ça ? dit-il.

Elle acquiesce.

— Etre avec toi, ça m'a porté la poisse. Mais c'est pas de ta faute. Allez, pars devant.

— Quand est-ce qu'on se revoit ?

— Quand ma moto aura été réparée.

— Et si on n'arrive pas à la réparer ?

— Mais si. Ça sera vite fait.

— Alors, il faut que tu la fasses vite réparer, dit-elle avec soulagement, j'ai de l'argent, demande-leur de te changer le moteur !

Sans un mot, Xiaolong lui fait au revoir de la main. Niba se retourne et le fixe du regard, jette de nouveau un œil sur la moto et s'éloigne à regret.

Xiaolong se sent beaucoup plus à l'aise, car il peut s'étendre de tout son long. Cependant son carter a explosé, et il a l'impression que les forces lui manquent. Soudain Niba ne l'intéresse plus. Avant il jouait au costaud, sa moto lui donnait de l'assurance, mais là, à présent... Il a l'impression d'être un avion de ligne d'Air India qui s'est crashé en mer.

Après consultation du garagiste, il s'avère que le moteur n'est pas réparable et que la seule solution est d'en changer. Il faut s'en procurer un sur le marché, et si c'est impossible, il faudra le dénicher dans un magasin de pièces détachées japonaises. Cela prendra entre une semaine et un mois. Et il en coûtera cinq mille yuans.

Alors Xiaolong prend un deuxième travail.

En vérité, Dashuai pourrait très bien surveiller le parc des sculptures tout seul. La plupart du temps, Xiaolong s'y promène sans but précis, car il n'y a rien de précieux à voler dans le parc. La seule chose qui ait de la valeur, c'est le terrain lui-même, et le terrain, on ne peut pas le voler. L'endroit n'est fréquenté que par quelques couples venus là pour s'envoyer en l'air à la belle étoile. Certains viennent en voiture, d'autres à pied. Xiaolong ne les dérange jamais ; quand il les voit, il passe son chemin. Comme dit le proverbe : « Il vaut mieux démolir un temple que détruire un couple. » Ça ne porte absolument pas atteinte à la société que des couples baisent en pleine nature, tant qu'ils ne balancent pas partout leurs capotes ou leurs mouchoirs en papier. C'est vraiment pas humain de faire déguerpir les gens juste parce que vous avez un peu de pouvoir. Mais sur ce plan-là, Dashuai et Xiaolong sont très différents. Dashuai ne montre aucune pitié. Quand il tombe sur un de ces couples, il braque sans ménagement sa lampe torche sur eux en aboyant : « Qu'est-ce que vous foutez là ? » Il trouve ça super cool. Trop cool en effet. Un homme et une femme sont en train de créer la vie plus ou moins consciemment, lui surgit comme un coup de tonnerre, c'est comme s'il tuait incidemment cette vie. Tuer sans qu'il y ait besoin de venger le crime,

c'est vrai que c'est cool. Sur ce point, Dashuai et Xiaolong sont en parfait désaccord. Pour Xiaolong, ce que font ces couples est bien, alors que pour Dashuai, ça devrait être interdit ou, en tout cas, ça ne devrait pas se produire sur son territoire.

Dashuai utilise une comparaison. Il dit à Xiaolong :

— Imagine que t'es chez toi et tout à coup tu t'aperçois que quelqu'un est en train de saccager ton salon. Tu supporterais ça, toi ?

Bien sûr que non, mais pour Xiaolong, Dashuai n'est pas ici chez lui.

— Mais c'est mon territoire ici ! dit Dashuai.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que c'est ton territoire ici ? Que t'es chez toi ? Fous-leur donc la paix !

Mis à part ce détail, ces deux hommes qui surveillent le même bout de terrain s'apprécient beaucoup. Ils savent qu'au vu de leurs capacités, ils pourraient trouver un emploi plus digne d'eux que celui de gardien d'un parc abandonné. Mais ils n'ont pas à se plaindre. Vivre au milieu de bêtes qui ne vous dévorent pas et qu'on n'a pas besoin de nourrir tout en étant payé pour ça est une activité des plus salubres.

Xiaolong a décroché son deuxième emploi dans une minuscule fabrique de thermomètres située dans le district de Tinglin. Il travaille en bout de chaîne, à l'emballage et au contrôle du bon fonctionnement des thermomètres. Il vérifie la qualité de la production en fourrant dans sa bouche les thermomètres juste terminés pour voir s'ils affichent bien trente-sept degrés. Xiaolong a toujours eu une température

normale de trente-sept degrés. Ça le rend triste, car il adorerait ne pas être comme tout le monde. A l'école primaire, quand on vérifiait la température des élèves, un de ses camarades avait toujours trente-cinq cinq. Les élèves étaient très impressionnés et Xiaolong était super jaloux. Il avait essayé d'obtenir une température différente de celle des autres en évitant que sa langue et l'intérieur de ses joues touchent le thermomètre. Mais celui-ci affichait invariablement trente-sept degrés.

Pour accélérer la cadence, Xiaolong a mené des recherches. Après avoir appris qu'on pouvait prendre la température sous l'aisselle et dans le rectum, il se fourre cinq thermomètres dans la bouche, cinq autres sous les bras et encore cinq autres dans le cul. De la sorte, il pense faire le maximum. Chaque fois qu'il retire les thermomètres de là où il les a fourrés, il vérifie méticuleusement la température et la qualité de fabrication. Après examen, il essuie les thermomètres, les emballe et les expédie dans toute la Chine.

Dans trois mois, grâce à ce travail, il pourra se payer un nouveau moteur.

Xiaolong vient trouver Dashuai au parc des sculptures.

— Dashuai, la dernière fois, je t'ai dit que j'avais un truc à te demander.

Sans lâcher le parc du regard, Dashuai répond :

— Je ne me souviens plus.

— Tu as l'intention de surveiller ce parc toute ta vie ?

— J'adore ce boulot. Je n'ai pas de grandes ambitions, j'ai plein de temps libre, la paye est bonne, je ne vois pas de raisons de laisser tomber.

— Bien sûr que non ! J'ai juste eu une idée dont je voulais te parler la dernière fois qu'on s'est vus. Et si on montait une chorale ensemble ? On a un terrain, tu vois ? On a un terrain, ensemble on crée une chorale, y a un concours dans un mois, on se présente et je suis sûr qu'on va gagner !

— Gagner quoi ? demande Dashuai.

— Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez, toi. On récoltera la gloire et en plus on aura une bande de copains !

— Quel intérêt ?

— Ben tu vois, depuis tout petit, j'ai toujours voulu être chef, chef de chœur. Aujourd'hui on a l'occasion, on a un endroit, un grand terrain en plus ! On pourrait y répéter, s'entraîner, on aurait plein de potes. D'habitude je t'obéis toujours, mais moi... On pourrait faire de ce parc des sculptures notre petit royaume, et qui sait... y développer une industrie ? On pourrait se faire du blé ! Bien sûr, le pognon ce n'est pas le plus important, le plus important c'est qu'ici ce ne soit pas seulement un lieu pour baiser ! C'est une mine d'or, ce terrain !

Dashuai, perplexe, rétorque :

— Débrouille-toi tout seul, en plus, moi je chante comme une casserole !

— Les potes, c'est fait pour faire des choses ensemble !

— Mais pourquoi tu veux absolument m'entraîner là-dedans ?

Après un moment de réflexion, Xiaolong répond :

— Sinon, tu seras vachement seul !

A ces mots, il a la chair de poule. La raison pour laquelle il veut l'inclure dans ce projet, c'est que bien qu'il considère Dashuai comme quelqu'un de

confiance, il doit le mettre dans le coup pour qu'il ne vende pas la mère.

Le crépuscule tombe sur le parc où résonnent les cris des animaux.

— Il nous faut dix personnes pour commencer, dit Xiaolong. On s'appellera la « Chorale de Tinglin ». On a encore un mois pour les répétitions, on devrait pouvoir y arriver. Mais où est-ce qu'on va recruter tout ce monde ?

Longtemps, tous deux demeurent silencieux au milieu des coassements des grenouilles et des stridulations des insectes.

— Ce ne serait pas bête de prendre des écoliers, reprend Xiaolong, car ils exercent un certain charme sur l'auditoire. Pour eux, ce sera un jeu d'enfants de remporter la victoire. Allons à la sortie de l'école, on repère qui est maltraité, on s'approche, on joue les défenseurs, on chasse l'agresseur et on demande au gamin de rejoindre la chorale. Comme ça il fera partie d'un groupe, d'une équipe, et il ne sera plus harcelé !

— Oui ! Bonne idée !

— Alors on y va maintenant, pas de temps à perdre ! Je prends ta moto. Monte derrière moi, fait Xiaolong.

Une nouvelle fois, Xiaolong enfourche une moto et, plein de fougue, il emmène Dashuai à côté de l'école. Les deux hommes attendent un long moment. Pas un écolier ne pointe le bout de son nez.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'interroge Xiaolong. Les cours sont déjà finis ?

— Mais non, fait Dashuai après réflexion. On est dimanche aujourd'hui.

— En route ! dit Xiaolong. Allons faire un tour dans Tinglin, élargissons nos objectifs ! Après tout, on n'est pas obligés de prendre des écoliers !

Sur leur engin, ils parcourent Tinglin en long et en large. Soudain, Xiaolong s'arrête. Il éteint le moteur.

— Ecoute ! dit-il.

Dashuai tend l'oreille. Dans l'air flottent les paroles d'une chanson :

Drue l'herbe verte, sans fin le brouillard blanc.

Sur l'autre rive vit une belle.

Épaisse l'herbe verte, trompeur le brouillard blanc.

Au bord du fleuve est le gîte de la belle.

Je voudrais remonter le courant

Pour me blottir près d'elle,

Mais voilà les rapides et le chemin n'en finit pas.

Je voudrais descendre le courant,

A la recherche de la belle,

Mais on dirait vraiment qu'elle se cache au milieu des eaux.

— Très joli, dit Xiaolong. C'est tiré des *Trois cents poèmes des Tang*⁵.

La mélodie se rapproche de plus en plus. Une jeune femme les dépasse sur son scooter.

— Putain, la bombe ! dit Xiaolong.

Dashuai pose le regard sur elle et lâche :

— Je la connais, cette fille.

Ainsi en va-t-il dans les petites villes : si à l'adolescence une fille est belle à tomber, sa réputation ne manquera pas de s'étendre quand elle atteindra l'âge adulte. Cette réputation n'a pas besoin d'être entretenue par les médias. Avec les seules rumeurs sur son compte, cette fille est sûre de chauffer les hormones

des gars du coin qui ne cesseront de baver sur elle, jusqu'à ce qu'elle lève le camp loin de là. Eh oui, les femmes fatales ont toujours appartenu aux grandes villes, à l'humanité. A tous, sauf à vous et à moi...

Lorsque Dashuai prononce ces mots, « Je la connais », Xiaolong tourne machinalement les yeux vers son ami, loupant ainsi l'occasion de regarder la fille. Mais l'occasion se représente, car la moto de Dashuai est plus rapide que son scooter. De toute façon, s'il a entendu toutes les paroles de la chanson, ça veut dire qu'elle roule lentement. Ainsi se promène-t-elle en prenant soin de sa jolie frimousse. Xiaolong la prend en chasse, la dépasse et lui jette au passage un regard. Elle apprécie beaucoup ce regard. Alors il se souvient d'elle. Huang Ying, une fille qui lui avait tapé dans l'œil à la salle des fêtes deux ans plus tôt.

Dans leur vie, les hommes ont deux fantasmes sur les femmes : ils les veulent à la fois innocentes et aguicheuses. Ces qualités antinomiques ne peuvent appartenir qu'à deux femmes différentes, mais les hommes, eux, espèrent les deux en une seule. Ying est ce genre de femme. Au premier coup d'œil, elle a l'air aguicheuse, et la vérité c'est qu'elle l'est vraiment. Ici-bas, tout homme qui aura échangé une seule phrase avec une femme de ce genre sera plein d'espoirs.

Ying est une fille très sociable. Dès qu'on a besoin de quelqu'un pour mettre de l'animation, elle est là. A Tinglin se tient chaque hiver une grande rencontre artistique. La culture est l'emblème de cette ville où l'on joue depuis des lustres un opéra paysan connu à des lieues à la ronde, *Le village de Huang Hua*.

Cette pièce, dérivée de l'opéra *kunqu*, a été montée pour la première fois en 1955. Huang

Xiaohua, une paysanne du coin chargée d'enrichir la vie culturelle des masses, a appris l'opéra *kunqu*, puis elle l'a enseigné aux filles des villages alentours. Mais comme Huang Xiaohua ne brillait ni par l'intelligence ni par les compétences et qu'elle était, de surcroît, nulle en musique, des déformations par rapport au *kunqu* d'origine sont apparues. D'un autre côté, toute œuvre n'est-elle pas le fruit de transformations dans le processus créatif ? Les villageoises avaient appris leur rôle avec le plus grand sérieux. Parmi tous les opéras joués à l'époque, celui-ci apparaissait comme du jamais-vu. Et puis cette pièce du terroir était exactement à la hauteur du niveau culturel des travailleurs qui avaient l'habitude de productions artistiques dénaturées. Dès lors, cette forme théâtrale a commencé à se répandre dans la région et, par la suite, on lui a donné le nom d'opéra de Huang Hua. Il a connu pendant un temps le même engouement que l'opéra Huang Mei, très populaire dans la province de l'Anhui. On appelait d'ailleurs ces styles d'opéra les « Deux Huang », et le village a été rebaptisé « village de Huang Hua ».

Tous les dirigeants de Tinglin qui se sont succédé apprécient l'image culturelle attachée à leur ville et ils organisent souvent des rencontres artistiques. Ils ont imaginé ce slogan vulgaire, apprécié par tous les arriérés du pays : « Quand la culture monte sur scène, l'économie chante. » Mais on devrait plutôt dire : « Quand la culture s'effondre, l'économie triomphe. » Tout ça au nom de l'amour de la culture... Comme les villes se ressemblent toutes dans leur banalité, leurs habitants se creusent la tête pour dénicher quelques particularismes locaux comme, par exemple, « nos paysans sont peintres », ou « l'odeur

de notre tofu arrache le nez », ou « nos entreprises locales ne paient pas de taxes » ou encore « les filles de notre village sont des filles faciles », et ainsi de suite. Sans doute tous ces particularismes ne sont-ils que de la merde, mais comme il s'agit d'une merde locale, c'est de la bonne merde. A Tinglin, la culture relève de cette merde-là.

Chaque année, pour la soirée de Nouvel An, Ying monte sur scène. Elle chante, elle danse, le petit peuple l'adule, mais l'essentiel n'est pas là. Comme elle ne dépend pas du service culturel de la ville, l'essentiel est qu'on n'a pas besoin de la payer, si bien que les dirigeants l'adorent. Rares sont ceux qui peuvent s'attirer à la fois l'affection du peuple et celle de ses dirigeants. Elle, elle aime juste chanter et danser et puis se montrer, et c'est pour ça que les gens du coin la prennent pour une aguicheuse. Mais au fond, nul ne s'est jamais demandé qui elle est vraiment. Lui courir après est une démarche pour le moins contradictoire. D'une part, tous les hommes la désirent, d'autre part, tous vous diront, l'air de vous donner un bon conseil, que quand on baise avec ce genre de fille, mieux vaut mettre une capote. Mais si d'aventure le Ciel leur donnait l'occasion de la sauter, il se passerait deux choses : d'une part, ils ne mettraient pas de capote, et d'autre part, leur femme perdrait un peu d'espérance de vie. La plupart des hommes seraient prêts à tout pour avoir Ying. Avec la pollution de la ville qui s'aggrave de jour en jour, l'espérance de vie diminue et c'est bien triste. Mais bon. On s'en fout un peu d'entamer l'espérance de vie de quelqu'un qui n'est pas soi. Et qui sait ? De retour chez eux après avoir baisé Ying, avec un peu de chance, leur femme serait déjà raide morte !

Xiaolong a toujours eu un faible pour Ying, mais comme il croit cet amour impossible, il fait comme s'il n'existait pas. Le fait de croiser inopinément son chemin lui donne une idée.

— Qu'est-ce que tu penses de Ying, toi ? demande-t-il à Dashuai.

— Que t'as pas intérêt à baiser ce genre de fille sans capote, répond Dashuai.

— Mais je te parle pas de ça, moi. Et si on lui demandait de participer à notre chorale ? T'en penses quoi ?

— On n'a pas dit qu'on prendrait des écoliers ? Si on recrute une fille comme elle, tu ne crois pas que ça va partir en vrille ? C'est toujours comme ça dans les séries télévisées.

— Non, non. Il nous manque vraiment une voix solo, sans elle, notre chorale n'ira pas. Avec elle, ce serait l'idéal. Y a pas l'ombre d'un doute.

— Mais tu crois qu'elle va être d'accord ?

— Va lui en toucher un mot.

— Quoi ? T'as qu'à y aller toi-même !

— Ecoute, moi je suis le chef et toi le chef adjoint. Nos relations sont comme celles d'un réalisateur avec son coréalisateur. C'est le coréalisateur qui est chargé du casting des acteurs ! C'est à toi de jouer !

— Et je lui dis quoi ?

— Sois direct. Dis-lui qu'on veut monter une chorale, qu'il nous manque une voix solo, qu'elle a une super bonne technique et qu'elle est la seule à pouvoir faire ça.

Dashuai se débine avant d'avoir tout entendu.

— Pas question. C'est le casse-pipe assuré !

— Je te retrouve bien là, dit Xiaolong en secouant la tête. Au moment décisif, y a plus personne. Bon, j'y vais.

Il met les gaz et s'aperçoit tout à coup que l'engin qu'il chevauche n'est pas sa Kawasaki dont le carter a explosé, mais une moto made in China. Il perd son aplomb et se dit qu'il ferait mieux d'attendre que sa moto soit réparée avant d'aller toucher un mot à Ying. Il éteint l'engin, se tourne vers Dashuai et dit :

— Bon. Il faut toujours s'en remettre au sort. Toujours. La prochaine fois que je la rencontre, j'irai lui parler.

Et Ying s'éloigne en chantant sur son scooter.

— Allons manger ! s'écrie Xiaolong.

Sur leur moto, les deux compères traversent un quartier très animé, mais kilomètre après kilomètre, la scène vire à la désolation. Toutes les maisons des paysans sont louées à des travailleurs migrants, cent yuans la chambre. Une maison peut ainsi rapporter dix mille yuans de revenus supplémentaires à l'année. De la sorte, la colère des chômeurs du coin s'est peu à peu calmée, car ils gagnent de l'argent, bien que cela suppose de partager sa maison avec plusieurs dizaines d'inconnus et que le propriétaire doive loger dans une seule pièce où il entasse toutes ses affaires. Quand le projet de « l'opéra au service de l'économie » a été lancé, les gens ont été très satisfaits à l'idée qu'ils allaient décrocher des emplois honorables. Mais ils chantaient comme des casseroles, et les seuls investisseurs attirés par l'endroit étaient des usines chimiques que d'autres villes avaient refusées à cause de leur taux de pollution élevé. Sur ce, la population locale s'est dit : « Tant pis pour la pollution ! Y a plus de boulot digne de ce nom ici. Quand on veut sniffer de la

came, faut lâcher de la thune, au moins ici on peut sniffer gratos ! Globalement la pollution ne touche que l'eau et l'air. L'eau ira se déverser plus loin, l'air sera chassé par les vents du Pacifique, et nous au moins on se fera du blé. »

Evidemment, suite à l'installation des entreprises chimiques, il y a eu de sévères répercussions environnementales. La rivière avait beau couler plus loin, les espèces aquatiques ont subi d'étranges mutations. Les gens ont eu la surprise de découvrir que les crevettes locales étaient devenues trois fois plus grosses que des crevettes ordinaires. La population était terrifiée, mais rapidement les plus malins avaient laissé libre cours à leur intelligence : putain, est-ce qu'on ne dirait pas des écrevisses australiennes ? Ceux des villageois qui avaient vu du pays ont déclaré qu'il y avait encore du chemin à faire avant que ces crevettes soient aussi grosses que les écrevisses australiennes, qu'il fallait compter encore cinq bonnes années de pollution avant que ça soit le cas, mais peu importe ! On pouvait parfaitement vendre celles-ci sur le marché en les faisant passer pour des écrevisses australiennes.

Mais le chemin vers la réussite est tortueux : on a bientôt découvert que les écrevisses australiennes étaient bleues alors que les étranges écrevisses de Tinglin étaient rouges. Les pêcheurs de crevettes ont alors déclaré d'une voix unanime qu'il s'agissait de crevettes guinéennes. Pourquoi avoir choisi la Guinée ? Parce que le premier caractère de son nom ne comporte que deux traits et qu'il vient le premier sur la liste.

Bien sûr, l'épisode des crevettes de Guinée n'a duré que quelques jours.

Xiaolong est un des rares hommes à être restés vivre ici. En moins d'un an, nombre d'ouvriers migrants avaient découvert l'endroit, ruinant ainsi l'espoir de trouver un travail pour les autochtones. Ces migrants étaient plus résistants qu'eux, ils travaillaient plus dur, ils supportaient mieux l'air vicié, ils exigeaient tout au plus la moitié du salaire normal... Très vite les locaux se sont retrouvés au chômage.

Alors que la colère grondait toujours, d'autres secteurs de l'économie locale ont pris leur essor. Après qu'une grosse moitié des habitants de Tinglin a pris le large, ceux qui restaient se sont soudain dit qu'ils pouvaient gagner de l'argent grâce aux dizaines de milliers d'ouvriers migrants. Les vieux ont loué leurs maisons et les jeunes ont ouvert toutes sortes de magasins pour répondre aux besoins quotidiens des travailleurs. Et c'est ainsi que pendant un certain temps Tinglin a connu la paix sociale.

Xiaolong et Dashuai prennent en moto une route où se presse la foule des travailleurs migrants. C'est une route nationale mais il y a tellement d'usines implantées dans le coin qu'elle est remplie de piétons à la sortie du travail. La police de la route a été obligée de mettre en place une déviation à cette heure-là, ce qui fait de cette route la seule nationale de Chine dont une section a été transformée en rue piétonne.

La moto se faufile à travers la foule de cette rue piétonne. Soudain, Xiaolong quitte la nationale et prend un chemin de traverse.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? demande Dashuai.
- Je respecte la loi, répond Xiaolong.

Un court instant, Dashuai ne comprend pas où il veut en venir. La moto avance cahin-caha sur le chemin boueux. Dashuai agrippe à deux mains le siège de la moto, car il n'a aucune envie de s'accrocher à Xiaolong.

Xiaolong arrive derrière une usine de teinture. Il se gare, descend de la moto et annonce :

— Tu vois ce petit immeuble de deux étages ? C'est là, au deuxième, qu'habite celui qui a pollué ma rivière. Je vais...

— Tu vas faire quoi ?

Xiaolong scrute les vitres de l'immeuble avec la tête de celui qui s'apprête à mourir en héros.

— Je vais casser ses vitres, dit-il.

Il ramasse une pierre et la lance vers une fenêtre du bâtiment. Mais comme il est trop loin, son tir manque de précision. La pierre est sans force quand elle atteint les carreaux. Elle les touche à peine avant de retomber à l'intérieur du mur d'enceinte.

— Fait chier !

Il ramasse alors une pierre idéale.

— Le jet de pierre, c'est tout un art. Celle-ci me plaît. Celle que je viens de balancer était nulle. Tu vois ? Les trop grosses on n'arrive pas à les lancer, les trop petites ne vont pas assez loin. Les plates subissent le frottement de l'air, les triangulaires ne tiennent pas bien en main et dévient facilement. Les meilleures sont comme celle-ci : ovales, lisses, de taille moyenne...

— En gros, faut prendre un galet, le coupe Dashuai.

Sans se donner la peine de répondre, Xiaolong lance sa pierre vers la vitre. Avant même qu'elle l'ait touchée, il redémarre.

— Tirons-nous d'ici, ça va le faire !

A cet instant, on entend la vitre voler en éclats.

Dashuai saute sur la moto qui soulève en roulant un nuage de poussière. Ils contournent un village et arrivent derrière une usine de matière plastique.

Cette usine ressemble fort à la précédente.

— A moi de jouer ! dit Dashuai.

Il ramasse un caillou. Aussitôt, Xiaolong lui prend le bras et dit :

— Attends un instant.

— Bien, vas-y, toi !

— Non, non, attends ! T'as pas vu la femme en train de balayer ? Lance ta pierre quand elle sera partie, sinon elle risque de prendre des éclats de verre sur la tête.

Au bout de cinq minutes, la balayeuse va s'asseoir sur les marches au pied du bâtiment pour souffler un peu.

— Et maintenant ? demande Dashuai.

Il est prêt à attendre des heures sans broncher. Il se dit que vu leur humeur, ils ne seront quittes que quand ils auront lancé la pierre.

— Allons manger ! propose Xiaolong.

Ils arrivent au restaurant Damaotu. Le patron de ce restaurant connu dans les environs s'appelait autrefois Liu Bimang. A sa naissance, s'imaginant qu'il serait un brillant sujet, ses parents l'avaient prénommé Bimang, « Tu seras brillant ». Mais ils avaient oublié que *mang* veut aussi dire « aveugle ». Résultat : leur fils est devenu aveugle. Depuis il déteste son prénom, car il pense qu'il lui a porté la poisse. Il en a laissé tomber une partie pour ne plus s'appeler que Liu Mang. Il s'intéresse aux événements du monde et il aime bien Xiaolong, car seul Xiaolong

a la patience de bavarder avec lui. Il lui raconte tout ce qui se passe à Tinglin. Pour s'informer sur la situation du monde ou de la Chine, Liu Mang a la télévision, mais la télé ne dit rien des événements de sa ville. Alors il a installé une antenne parabolique, mais cela l'a mis mal à l'aise, car il s'est rendu compte que pour un même événement, le compte rendu qui en était fait par satellite différait de celui donné par les chaînes nationales. Devait-il croire les nouvelles venues de l'étranger ou celles venues de Chine ? Bref, il a fini par démonter sa parabole. Il se disait qu'il fallait faire confiance aux siens. Sa parabole démontée, voilà que la police est venue le trouver pour lui signifier le caractère illégal de son installation.

— On n'a pas le droit d'installer une parabole ? a demandé l'aveugle.

— Non, a répondu le policier. T'as pas lu les affiches qui le disent partout ?

— Non.

— On doit confisquer ta parabole et te coller une amende.

— Pourquoi vous ne m'avez pas mis l'amende quand je l'ai installée ? Vous allez me punir maintenant qu'elle est démontée ?

— Quand tu l'as mise sur ton toit, a expliqué le policier, j'ai cru qu'il s'agissait de l'enseigne de ton restaurant. Mais ce n'était pas le cas. Maintenant les choses sont claires.

— Pourquoi c'est interdit ?

— Moi, je suis juste chargé d'exécuter les ordres et les directives venues d'en haut. Il y a forcément là-dedans un truc nuisible à la santé.

— Ah bon ? Alors comment se fait-il que je sois en parfaite santé ?

— En parfaite santé ? Tu en as de bonnes pour un aveugle ! Bon, je ne vais pas te coller une amende, mais je suis obligé de te confisquer l'objet du délit.

Et la parabole fut chargée dans le camion d'ordinaire utilisé pour embarquer les motos.

— C'est moi-même qui ai démonté la parabole, le supplia le patron, et je l'ai fait parce que je n'ai confiance que dans les informations des nôtres.

Le policier lui lança un regard.

— Quels nôtres ? reprit-il.

Et c'est ainsi que la parabole fut confisquée. Furieux, Liu Mang rentra chez lui à tâtons. Mais quand sa bonne sortit, alertée par le bruit, elle vit les policiers en train de charger la parabole. Elle crut que son maître ne le savait pas et se précipita vers le camion pour se saisir de l'objet en hurlant : « Liu Mang ! Liu Mang ! » Résultat : elle a fait un jour de prison pour obstruction et insultes aux forces de l'ordre.

Liu Mang éprouve une franche hostilité pour les travailleurs migrants. Tous ces gens qui ont saccagé la terre de ses ancêtres lui sont insupportables. Il a donc établi une règle qui veut que seuls les autochtones parlant chinois avec l'accent local se voient accorder cinquante pour cent de réduction dans son restaurant. Mais sa femme est de nature plus conciliante. Pour elle, cette notion de terre natale où l'on vit de sa naissance à sa mort n'a aucun sens, tous les hommes n'étant ici-bas que des voyageurs de passage. La seule chose qui les différencie est le temps qu'ils passent dans un endroit ou un autre. Afin d'aider les non-natifs de la région à s'intégrer, elle a ouvert un cours payant pour qu'ils apprennent à parler le dialecte local. Liu Mang et sa femme forment donc un couple

singulier, et bien malin qui pourrait dire combien ils gagnent.

Xiaolong s'installe. Le patron est justement en train de déambuler dans son restaurant. Il vient vers lui et annonce :

— Demain une nouvelle usine va ouvrir.

— Quelle usine ? soupire Xiaolong.

— Une imprimerie.

— Garçon ! Le menu !

— Il va y avoir une cérémonie d'inauguration, poursuit le patron, avec coupure du ruban. Après la cérémonie, ils ont réservé tout le restaurant pour midi, donc tu ne pourras pas venir déjeuner demain.

— Aucune importance ! répond Xiaolong en parcourant le menu. De toute façon, je n'ai pas les moyens de venir tous les jours.

— Le maire sera là et Ying chantera une chanson. L'usine est juste en face. Si tu es libre, viens donc dans un des salons privés du premier. De là tu pourras peut-être apercevoir la coupure du ruban !

— Je viendrai ! dit Xiaolong.

Leur repas terminé, Xiaolong et Dashuai retournent au parc des sculptures. A cette heure-là, le parc est plongé dans l'obscurité et toutes les plantes semblent absorber la lumière de la lune et des étoiles. Après avoir déposé Dashuai, Xiaolong prend la route et file sur sa moto. Le sentiment de fendre vent et brouillard lui procure un vif plaisir, comme s'il était un héros solitaire. Il ne veut personne avec lui sur sa moto, car il adore la solitude. Il ignore évidemment que la notion de « héros solitaire » est, en chinois, une expression qui procède par strates successives : l'héroïsme l'emporte sur l'audace qui l'emporte elle-même sur la

solitude⁶. Mais peu importe l'audace ou l'héroïsme puisque la solitude est le lot commun des mortels. Venu du Pacifique distant d'une vingtaine de kilomètres souffle un vent qui enveloppe Xiaolong. Tout au long de la route qui le conduit vers la mer Jaune, Xiaolong prend en chasse un oiseau qui rappelle vaguement un cormoran. Il ne faut que quinze minutes en moto pour gagner la côte. Selon toute vraisemblance, les oiseaux que l'on voit dans le parc viennent s'y poser à l'époque de la migration, heureux de trouver un bout de terre vierge que l'expansion de l'espèce humaine n'a pas encore ravagé. Encore que ce parc ne doive sa survie qu'aux disputes stériles dont il est l'objet. Les moustiques y pullulent mais ce ne sont pas les insecticides qui les détruisent. Ils sont dévorés par les grenouilles et les araignées.

A chaque accélération de la moto de Dashuai, Xiaolong gémit en pensant à sa Kawasaki. Il roule droit devant lui sans savoir où il va. Il se dit qu'il chérit sa terre natale, mais s'il n'a rien d'autre à faire de ses journées que de lancer des galets dans des vitres, il est loin d'être un héros. D'un autre côté, pense-t-il, chacun se venge comme il peut. Certains se vengent la rage au cœur et d'autres en retirent du plaisir, surtout s'il ne s'agit pas de vengeance mais de haine.

Xiaolong ne va pas jusqu'à la mer. Il se rend dans les environs d'une gigantesque usine chimique. Alors qu'il roule comme un fou, il aperçoit une voiture mal garée empêchant les malvoyants de trouver le marquage au sol qui leur est destiné. Ni une ni deux, il raye le rétroviseur côté passager, puis, d'un coup sec, il le retourne vers l'avant. Xiaolong appelle ça faire respecter la loi, car le conducteur a enfreint

l'idée qu'il se fait du bien et du mal. Pour le punir, il lui tord son rétroviseur. Mais ce n'est pas très grave, car lorsque le propriétaire du véhicule s'en apercevra, il lui suffira de redresser son rétroviseur. Mais s'il recommence... Xiaolong a décidé que ces contrevenants ne devaient pas s'en tirer à si bon compte. Oui, mais le problème, c'est qu'il est incapable de reconnaître les voitures qui ont déjà commis une infraction. Voilà pourquoi Xiaolong est devenu expert dans l'art de rayer les rétroviseurs avec la poignée de sa moto. Et pourquoi s'attaque-t-il au rétroviseur côté passager ? Parce que la première fois qu'il s'est essayé à rayer le rétroviseur côté conducteur, c'est la poignée du frein avant qui a touché le véhicule, et le temps qu'il raye le rétroviseur, la moto avait heurté la voiture et Xiaolong avait fait un vol plané. Fort de cette expérience, il raye désormais avec la poignée d'embrayage gauche.

Mais aujourd'hui, Xiaolong commet une nouvelle erreur. Il n'a pas vu que la poignée d'embrayage de Dashuai n'est pas bien mise, et à peine effleure-t-il le rétroviseur qu'il se coince un doigt. La douleur fulgurante le cloue sur place. Il met pied à terre et reste accroupi un bon moment à se frotter la main. Il remarque que c'est le majeur gauche qui a été touché, que ça commence à enfler et il croit sa dernière heure venue. Ce voyage contre le vent risque de devenir un voyage vers le tétanos.

La main pendante, Xiaolong revient au parc des sculptures. Sur le chemin de retour, fouettée par l'air plus frais, sa main blessée le fait souffrir. A son arrivée, Dashuai est en train de regarder la télé dans le jardin. Comme ils ne possèdent pas la télévision par câble, ils ne captent que quelques chaînes hertziennes, mais

cette situation les satisfait pleinement. Xiaolong montre à Dashuai son majeur enflé.

— Fracture, diagnostique Dashuai.

— C'est bien mon avis, confirme Xiaolong.

— T'as intérêt à pas avoir fait tomber ma bécane !

Et il se lève pour y jeter un œil.

— Non, elle n'est pas tombée. Tu as une bande ?

Dashuai farfouille un long moment dans un tiroir avant d'en sortir un rouleau de scotch.

— Ça fera l'affaire, dit-il.

Xiaolong casse un rameau sur un arbre, il en fait une attelle pour son doigt qu'il maintient avec du ruban adhésif. Puis il prend deux comprimés contre la douleur. Fin du traitement. Xiaolong n'a jamais craint la douleur. Enfant, il aimait bien les films et les romans de guerre, même l'idée de voir son corps démembré ne le rebutait pas. Enfant, il éprouvait de l'admiration pour Hitler qu'il considérait comme un héros solitaire. Mais quand il a lu la biographie du dictateur, il a appris qu'il n'avait qu'un seul testicule et qu'il avait appelé au secours et crié de douleur lors d'un attentat. Toute son admiration a disparu sur-le-champ et, de brave héros qu'il était, Hitler est passé au statut de pauvre minable. Pour Xiaolong, un homme ne crie pas quand il a mal.

Même si la douleur est horrible.

Xiaolong passe une nuit affreuse. Un crétin de moustique vient piquer le doigt qui lui fait mal. Comme par hasard, il le pique pile-poil là où l'os est cassé et comme Xiaolong ne peut pas se gratter, c'est une véritable torture. Rien n'est plus insupportable que de ne pas pouvoir se gratter quand ça démange. A ce moment-là, il se souvient de Niba. Il se demande ce qu'elle devient. Il décide d'aller la voir le

lendemain pour lui annoncer qu'il est blessé. Bien entendu, il ira voir Ying en premier.

Le lendemain, Xiaolong se réveille aux aurores. Il doit d'abord se rendre à la fabrique de thermomètres. Pour son travail, il enfle son jean devant derrière, la fermeture éclair côté fesses afin de pouvoir plus facilement se fourrer les thermomètres dans le cul. A la première série de tests, il retire au bout de trois minutes le thermomètre coincé sous son aisselle pour vérifier la température. Putain ! Trente-neuf ! Sans hésiter, il enfonce le thermomètre dans son derrière, le retire pour vérifier... Toujours trente-neuf. Il secoue alors le thermomètre pour faire redescendre le mercure, le met dans sa bouche un long moment, le retire pour regarder... Pas de doute, il a vraiment trente-neuf. Cette fois, il doit se soigner. Il déteste prendre des médicaments, convaincu que le corps possède tout ce dont il a besoin pour guérir. Mais comme l'éthique de son travail l'oblige à avoir une température constante, il en est réduit à avaler deux cachets, un d'Ibuprofène et l'autre de Paracétamol. Il déteste ce travail, mais que ne ferait-il pas pour acheter un nouveau moteur pour sa moto ? Il n'a aucune envie de faire un tour dans cette fameuse rue pour réentendre la chanson *Se faire un pigeon*. Mais l'affaire n'est pas close. Pour l'heure, le mal l'a emporté sur le bon droit. Le mal persiste et le bon droit a détruit son carter. Telle est la situation. Mais... un jour ou l'autre, tout ça se paiera.

Dans l'incapacité d'achever sa tâche qui consiste à vérifier et emballer des thermomètres, il est obligé de rentrer chez lui se reposer. Son majeur bien à la verticale, il traîne par les rues sa carcasse fiévreuse en

avançant avec peine. Soudain, l'idée lui vient d'aller voir sa Kawasaki. Il frissonne de froid sous le soleil ardent. Il doit se trouver une occupation pour penser à autre chose. Il décide de donner un nom à sa moto.

Le premier nom qui lui vient à l'esprit est « Challenger ». Mais il trouve que c'est un nom banal déjà beaucoup utilisé. Il cogite mais aucun nom ne le satisfait. « Atlantique », par exemple, ne convient pas. On dirait le nom d'une marque de moto produite en Chine. « Invincible » pas davantage et d'ailleurs il ignore comment s'écrit ce mot. « Etoile de la nuit » encore moins. Ça rappelle trop le nom d'une célèbre chaîne d'hôtels chinoise...

Plongé dans ses pensées, Xiaolong arrive à l'atelier. Son cœur se serre à la vue de sa moto démantelée à même le sol. Délicatement, il rassemble en un tas tous les morceaux épars, puis les contemple en silence. Quelle misère ! pense-t-il. Tu n'as pas de nom, même pas de plaque d'immatriculation, c'est comme si tu n'avais aucune pièce d'identité, et te voici en mille morceaux... Tu es vraiment un héros solitaire !

Le patron vient à la rencontre de Xiaolong et lui tapote l'épaule. Il se souvient du jour où il l'a aidé pour son soi-disant problème de carburateur, mais aujourd'hui sa moto ne ressemble plus à rien.

— T'inquiète pas ! Je t'ai trouvé un nouveau moteur, il sera livré dans deux jours. L'autre était à bout de souffle, celui-ci sera au poil !

En une fraction de seconde, la fièvre de Xiaolong retombe à trente-sept. Mais à l'idée qu'il n'a pas encore économisé assez d'argent, elle remonte aussi sec à trente-neuf.

— Déjà ? Tu ne m'avais pas dit qu'il y avait près d'un mois d'attente ?